

Extrait du livre : Le jour où j'ai failli partir

Dans cette bulle de soutien et de résilience, Alexandrine semblait entourée d'une force invisible et invincible. Les voix familières, les mains tendues, les paroles. « Tu es là, Alexandrine. Tu es revenue parmi nous », murmura doucement son amie, avec sa voix tremblante légèrement sous l'émotion. Tout en s'approchant du lit, hésitante, comme si elle craignait de briser la fragilité de l'instant, d'une main délicate, son amie effleura le bras d'Alexandrine d'un geste empreint d'une infinie tendresse, comme pour lui rappeler qu'elle n'était pas seule. « On t'attendait, tu sais », continua-t-elle avec les larmes montant aux yeux. « Chaque jour, je venais ici en me demandant quand tu déciderais de revenir, et maintenant, tu es là à me regarder. Tu es si forte, Alexandrine. »

Elle serra encore doucement le bras de son amie, comme pour lui transmettre une part de sa propre énergie. Sa voix, bien que tremblante mais pleine de chaleur, offrait une présence réconfortante dans cette pièce encore imprégnée de tension. Elle lui parla encore, évoquant des souvenirs partagés, des moments heureux où Alexandrine éclatait de rire, des instants

légers qui semblaient si lointains, et pourtant toujours à portée de cœur. Tout doucement elle continue : « Je me disais que si quelqu'un pouvait surmonter tout ça, c'était bien toi. Rappelle-toi, cette fois où tu as relevé un défi que personne ne pensait possible ? Eh bien, c'est pareil. On est tous là et on te soutient. Pas à pas, on va avancer ensemble. »

Sa voix se fit plus basse, presque un murmure, et ses mots portaient une intensité que seul l'amour véritable pouvait donner. Elle dit encore : « Tu es là, Alexandrine, et rien d'autre ne compte. »

Sa main resta posée sur le bras de son amie, un lien tangible entre elles, une promesse silencieuse qu'elle ne partirait pas, qu'elle resterait, quoi qu'il arrive.

Les jours suivants furent marqués par des moments de reconnaissance fugace et des périodes de confusion. Alexandrine s'éveillait peu à peu, mais le monde qui l'entourait lui semblait étrangement déformé. Le côté gauche de son cerveau, siège du langage et de la mémoire, avait été touché lors de l'anévrisme.

Cette atteinte modifiait sa perception, transformait les visages, jouait avec les mots. Parfois, elle se souvenait de détails insignifiants, d'un rire partagé, d'un lieu familier, et parfois, elle se retrouvait dans un néant

troublant où chaque visage, chaque mot semblait lui échapper. Sa mère et des amies proches se relayaient sans relâche à son chevet, chacune apportant une part de sa force et de son amour pour accompagner Alexandrine dans son lent cheminement vers la guérison. Elles lui parlaient doucement, évoquant des souvenirs communs, des moments heureux, comme si elles tentaient patiemment de recoller les morceaux épars d'un puzzle invisible. Chaque mot qu'elles prononçaient était une ancre lancée dans l'esprit d'Alexandrine, une invitation à retrouver le fil entre son passé et son présent.

Un matin, alors que le soleil perçait timidement par les rideaux pâles de la chambre d'hôpital, illuminant l'espace d'une lumière douce et presque irréelle, Alexandrine tourna lentement la tête. Ses yeux, grands et emplis d'une innocence presque enfantine, cherchèrent ceux de son amie. Ils semblaient poser mille questions sans qu'elle n'ait encore trouvé les mots pour les formuler. Après un long silence, sa voix faible brisa l'atmosphère feutrée de la pièce. « C'est toi, non ? » murmura-t-elle, avec un mélange de perplexité et de reconnaissance dans son regard.